

# Encuentros/ Desencuentros dans le roman policier : *Ritos de muerte*, de Alicia Giménez Barlett

Roselyne MOGIN-MARTIN  
Université d'Angers, 3L.AM

**Résumé :** *Ritos de muerte*, (1996), est un roman policier ayant comme héroïne une femme, et Alicia Giménez Barlett y joue avec les codes du genre. Le traditionnel tandem d'enquêteurs masculins, d'âge et de grade différents, est remplacé par un duo improbable : l'inspectrice, Petra Delicado est une ancienne avocate assez jeune, divorcée deux fois. Elle doit faire équipe avec Fermín Garzón, sous-inspecteur proche de la retraite, conservateur, qui a appris le métier sur le tas, en des temps moins démocratiques. En bref, tout semble les opposer.

Par-delà l'intrigue policière, et au fil decelle-ci, le roman raconte la collaboration forcée de ces deux personnalités dissemblables, et les rencontres et mésententes qu'elle provoque. Les péripéties de l'enquête, et la résolution d'une affaire compliquée de viols en série déboucheront toutefois sur une solide amitié entre les deux enquêteurs.

**Mots clés :** Roman policier – Espagne contemporaine – Masculin/féminin.

**Abstract:** *Ritos de muerte*, (1996), is a detective novel with heroine is a woman, and Alicia Gimenez plays with all the gender codes. The traditional tandem of male detectives, of different ages and grades, is replaced by an improbable duo. The inspector, Petra Delicado, is a former lawyer, fairly young, twice divorced. She has to work as a team with Fermín Garzón, sub-inspector, approaching retirement age, conservative, and who has learned his job by doing during less democratic period. In short, everything seems to oppose them.

Beyond the police intrigue, and in the course of it, the novel highlights the enforced collaboration of these two dissimilar personalities, and the encounters/meetings and the misunderstandings that this involves. The twists and turns of the police investigation, and the resolution of a complicated story of serial rapes will lead to a solid friendship between the two policemen.

**Keywords:** Detective novel – Contemporary Spain – Male/Female.

*Ritos de muerte*<sup>1</sup>, de Alicia Giménez Barlett, est un roman policier publié en Espagne en 1996, à une époque où ce genre littéraire n'avait pas encore, dans ce pays, le succès qu'il connaît aujourd'hui. Il n'en sera pas moins le premier volume d'une série qui en compte à ce jour dix, dont plusieurs ont été adaptés pour la télévision.

Ce roman policier qui présente l'originalité d'avoir été écrit par une femme<sup>2</sup>, reprend, mais aussi et surtout réinterprète, certains codes du genre, comme celui des policiers travaillant par deux. En effet le traditionnel duo, masculin, où un vieux gradé a sous ses ordres un jeune débutant, se transforme ici : l'inspectrice Petra Delicado, est nettement plus jeune et inexpérimentée que son subordonné, le sous-inspecteur Fermín Garzón.

Ces deux enquêteurs, qui n'ont rien pour s'entendre, sont obligés de faire équipe pour résoudre une affaire de viols en série de jeunes femmes de milieux populaires. Une telle affaire, de surcroît, interroge tout particulièrement leurs respectives identités, masculine et féminine, ainsi que leurs origines sociales. A la question traditionnelle « qui est le coupable ? » va ici s'en rajouter une autre : Petra Delicado et Fermín Garzón arriveront-ils à s'entendre et comment ? Et les deux questions sont liées, dans la mesure où la mésentente a toutes les chances de compromettre leur enquête. Donc, au « desencuentro » initial, va succéder une série de « encuentros » et « desencuentros » alternés, en fonction des péripéties de l'enquête, ainsi que de la vie privée des deux personnages, jusqu'à un « encuentro » final, qui se fera attendre jusqu'à la dernière page ou presque, le suspense devant être préservé.

## Des protagonistes que tout oppose

Dès le début du roman, Alicia Giménez Barlett prend le contrepied des schémas traditionnels du genre, car elle met ensemble deux personnages complètement dissemblables, par leurs origines sociales et leurs idées, de même que par leur passé professionnel et leur âge.

---

<sup>1</sup> Les références des citations renvoient à la première édition de poche, publiée chez Debolsillo en 2000.

<sup>2</sup> Hormis quelques exceptions notoires, comme Agatha Christie, les auteurs de romans policiers sont surtout des hommes.

En effet, comme le lecteur l'apprend d'emblée, Petra est issue de la bourgeoisie barcelonaise, elle a fait des études de droit, et elle a été pendant plusieurs années avocate, ce qui lui a permis d'obtenir peu après son entrée dans la police un poste d'inspectrice. Comme le disent ses collègues, et dans leur bouche ce n'est pas un compliment, c'est une « intellectuelle » dont la supériorité s'affirme littérairement par le fait que le « je » narrateur est le sien, du début à la fin.

A l'inverse, le personnage de Garzón est d'abord plus flou, et les informations le concernant seront distillées au fil du roman. Il est issu d'une famille de paysans salmantins modestes, aux horizons très limités, il n'a sans doute pas fait d'études, et il a commencé sa carrière au bas de l'échelle. Il a gravi lentement les échelons dans un commissariat de Salamanque<sup>3</sup>, et n'a été nommé que très récemment à Barcelone, pour résoudre une affaire de contrebande de tabac. Bref, aux yeux de la brillante et urbaine Petra, c'est un « plouc ».

Leurs différences professionnelles sont à l'avenant. Petra a la quarantaine, et de ce fait elle a toujours travaillé dans un contexte démocratique. Mais malgré son grade élevé, elle n'a pratiquement pas d'expérience d'un terrain où elle a du mal à s'imposer :

J'ai dû une fois interroger de jeunes voyous qui se fichaient de moi et m'appelaient « poupée » alors que les lois élémentaires du genre indiquent que ça aurait dû être tout le contraire<sup>4</sup>.

Sa hiérarchie se croit obligée de louer ses qualités intellectuelles, mais la cantonne à des tâches de documentation, ce qui est une manière indirecte de souligner son incapacité pour un travail d'enquête :

Je vous présente Petra Delicado, notre perle intellectuelle. Depuis qu'elle est entrée au service de documentation, tout est parfaitement daté et classé. Elle a fait des démarches et maintenant nous recevons des revues étrangères et des livres édités par l'ONU, l'UNESCO, INTERPOL et le FBI<sup>5</sup>.

Par contre Garzón a une longue expérience de terrain. Il est presque sexagénaire, calcule Petra, ce qui signifie qu'il a effectué une grande partie de sa carrière policière sous le franquisme, avec tout ce que cela sous-entend de pratiques discutables en matière de droits de l'homme. Le lecteur peut donc se demander, comme elle, quelle a été la nature exacte des mérites professionnels qui lui ont permis de gravir les échelons.

Sur le plan des idées, elle est une fille de l'après-franquisme qui tient à son indépendance, autant financière que sentimentale. D'abord avocate, associée d'un premier mari autoritaire, elle a divorcé, changé de métier, s'est remariée, et a de nouveau divorcé. Elle aspire maintenant à une vie autonome, dans la maison qu'elle vient de s'acheter. Garzón par contre, même s'il se refuse à parler politique, semble profondément conservateur, en particulier en ce qui concerne le travail des femmes. Il n'ose dire qu'il y est hostile, mais souligne les problèmes qu'il pose, à son avis, dans certaines entreprises comme la RENFE<sup>6</sup>. Cependant, s'il n'ose exprimer franchement son déplaisir d'avoir une femme pour chef, c'est sans doute seulement parce que son profond sens de la hiérarchie le lui interdit. Sa vie personnelle est également moins mouvementée que celle de Petra : il est veuf, et se sentant incapable d'assumer des tâches ménagères, il vit dans une pension.

Est-il « machiste » ? La question reste ouverte. Il refuse de se définir comme tel, et il n'est ni brutal ni méprisant envers les femmes, mais la vision idéalisée qu'il en a fait qu'il est très loin de les considérer comme des égales, et encore moins comme de possibles collègues de travail : « Pour moi, la femme occupe la plus haute place, littéralement, je la mets sur un piédestal. Je crois que c'est un être merveilleux, plein de spiritualité, beau et parfait comme une fleur. »<sup>7</sup>

Donc, avec Petra Delicado et Fermín Garzón, Alicia Giménez Bartlett construit un « couple » qui inverse les codes du genre. La supérieure est une jeune femme, qui commande à un homme plus âgé,

<sup>3</sup> En contrepoint de Barcelone, Salamanque apparaît ici comme la province conservatrice et arriérée par excellence.

<sup>4</sup> «Una vez, tuve que interrogar a unos jóvenes rateros que se cachondeaban de mí y me llamaban « muñeca », cuando cualquier acercamiento primario al género indica que hubiera tenido que ser justo al revés.» *Ritos de muerte*, p. 11. [C'est nous qui traduisons].

<sup>5</sup> «Le presento a Petra Delicado, nuestra joya intelectual. Desde que ella entró en documentación todo está perfectamente fechado y organizado. Ha hecho gestiones y ahora recibimos revistas extranjeras, y libros editados por la ONU, la UNESCO, la INTERPOL y el FBI.» (*Ibid.*, p. 16).

<sup>6</sup> Cf. la longue discussion entre Petra et Garzón, p. 47.

<sup>7</sup>. «Yo a la mujer la tengo considerada en lo más alto, literalmente la subo a un pedestal. Creo que es un ser maravilloso, lleno de espiritualidad, bello y perfecto como una flor.» (*Ibid.*, p. 62).

qui pense que les femmes ne doivent pas commander, mais il lui obéit, par sens du devoir. Elle, cependant, au nom des idées qui sont les siennes, cherche l'acquiescement d'un subordonné qu'elle n'estime pas d'emblée, mais de l'expérience duquel elle a besoin, et cette différence d'attitude sera un des moteurs importants de l'action. A partir de ces prémisses, la fin est ouverte sur l'avenir de ce couple, la seule possibilité exclue d'emblée étant celle d'une idylle : Petra n'est pas du tout attirée par Fermín, comme le prouvent tous les portraits qu'elle fait de lui, et la mentalité de celui-ci lui interdit de voir en sa supérieure hiérarchique une femme séduisante.

## De mésententes en rencontres ponctuelles

Ce tandem mal assorti est improvisé dans l'urgence, en l'absence d'autres personnes disponibles au commissariat, et la première impression de Petra sur son coéquipier est très négative :

Je pensai tout de suite que, plus qu'un individu solide, c'était un type qui avait besoin d'un bandage herniaire ou autre instrument orthopédique, vu son âge (...) Il était au bord de la retraite, grisonnant, tendance plouc, bedonnant.<sup>8</sup>

Certains aspects sont plus positifs : la poignée de main de Garzón est énergique, il ne parle pas pour ne rien dire, et il a déjà pris connaissance du dossier. Le lecteur ne sait pas ce qu'il pense, dans la mesure où ses propos, strictement professionnels, sont rapportés par Petra.

Incapable de cerner son co-équipier, elle va adopter un « style militaire »<sup>9</sup> et, pour s'imposer, va se comporter comme le « méchant flic » des séries télévisées. De là son attitude volontairement caricaturale, face à un premier suspect peu enclin à collaborer :

— Tu violes pas les filles parce que tu peux pas.  
— Mais, qu'est-ce que vous dites ?  
— Tu peux pas bander, ou tu as un zizi minuscule, ou un truc comme ça.<sup>10</sup>

Garzón assiste perplexe et choqué à la scène, mais ne dit rien, sans doute pour ne pas critiquer sa supérieure, mais il semble ensuite vouloir en prendre le contrepied, lorsque qu'un second viol est commis, dont la victime porte également, à l'avant-bras, une marque curieuse en forme de fleur :

La jeune fille a déclaré qu'il y a eu des attouchements supérieurs préalables –dit Garzón.  
— C'est quoi ça ?  
— Des suctions des seins, et des choses de ce genre.  
— Vous voulez dire qu'il lui a peloté les nichons, c'est ça que vous voulez dire ?  
(...)  
— Et le violeur a pris son pied ? Je veux dire s'il a éjaculé son sperme dans le corps de la femme – j'interrogeai de mauvaise humeur  
— Il semble que non.<sup>11</sup>

L'opposition se manifeste ici à travers le langage. Celui de Garzón, est excessivement châtié et juridique, comme il estime sans doute convenable en présence d'une femme, de surcroît diplômée et d'un grade supérieur, alors que Petra parle directement en argot, tout en montrant qu'elle peut, elle aussi, manier le langage des procès-verbaux.

---

<sup>8</sup>. «Enseguida pensé que, más que un individuo bragado, era un tipo necesitado de braguero o cualquier otro adminículo ortopédico debido a su edad. (...) Estaba a punto de jubilarse, entrecano, tirando a paleta, barrigón.» (*Ibid.*, p. 15).

<sup>9</sup> Cf. la scène p. 32.

<sup>10</sup> «— No andas violando chicas porque no puedes.

— Pero, ¿qué dice ?

— Que no se te levanta o la tienes minúscula, o algo así.» (*Ibid.*, p. 37).

<sup>11</sup> «— La chica ha declarado que existieron tocamientos superiores previos –dijo Garzón

— ¿Y eso qué es ?

— Succiones mamarias y cosas por el estilo.

— ¿Quiere decir que estuvo magreándole las tetas ? ¿Eso quiere decir ?

(...)

— ¿Y se corrió el violador ? Quiero decir si excretó su semen en el cuerpo de la mujer – interrogué de mal talante.

— Parece que no...» (*Ibid.*, p. 46).

Cette attitude arrive à son paroxysme lors de la longue scène de l'interrogatoire d'un autre suspect, de même agressif et peu respectueux<sup>12</sup>. Tout d'abord, Garzón réagit de manière un peu brusque aux provocations du jeune voyou, et Petra feint de le freiner, pour être ensuite encore plus brutale, d'une façon différente : elle oblige le jeune homme à se mettre entièrement nu, et l'interroge dans cet état, l'humiliant ainsi profondément. Bref, elle rejoue, à sa manière, une scène de violation des droits humains, où des policiers humilient une détenue dans son identité de femme. L'inversion des sexes rend sans doute la scène encore plus choquante, dans la mesure où la femme est censée être douce et compréhensive, bref être « le gentil flic ».

Petra a été blessée dans son identité féminine par les provocations du suspect, mais elle a sans doute voulu aussi donner une leçon au policier franquiste qu'elle soupçonne Garzón d'être : si la violence exercée par un homme sur une femme est moins réprouvée socialement, elle n'en est pas moins choquante et inacceptable. Il semble avoir compris cette leçon, mais réagit en « machiste », en accusant Petra d'avoir abusé du fait d'être une femme. Mais au moins, un certain dialogue semble s'établir.

Entre les épisodes de discordance vont donc pouvoir s'intercaler des épisodes d'échange, où l'un et l'autre arrivent à cerner peu à peu la personnalité de leur coéquipier. Ils sont capables, malgré leurs dissensions, de raisonner de concert et de formuler des hypothèses concordantes sur l'enquête. Une première entrevue à ce propos a lieu au domicile de Petra, où Garzón accepte de se rendre<sup>13</sup>, et l'arrivée impromptue de Pepe, son second ex-mari, permettra de passer du terrain professionnel au terrain personnel : les géraniums de Petra ont gelé, et Garzón indique une méthode pour les faire revivre, souvenir de son enfance paysanne. L'incursion sur le territoire personnel de l'un des deux permet donc d'amorcer un processus de rencontres, dans la mesure où elle les renvoie à leur nature d'êtres humains, et pas seulement de policiers.

Toutefois, le processus n'est pas linéaire, et au long du roman leurs relations sont faites de hauts et de bas, de moments de confiance et de moments d'affrontement. Garzón se révèle avoir une forte sensibilité à la misère morale et sociale, ce à quoi Petra ne s'attendait pas chez un policier de la vieille école, mais en même temps il a nettement moins de compassion que Petra pour les victimes des viols. Cependant, reconnaît-elle, il est sans doute moins « macho » que son premier ex-mari, pourtant élégant et raffiné.

Et enfin, c'est Garzón qui, dans cette affaire, effectue l'ingrat travail de fourmi : les interminables enquêtes de voisinage, les recherches de témoins etc... Il y fait preuve d'une patience et d'une habileté traditionnellement féminines dont Petra est incapable, ce qu'elle reconnaît volontiers.

## La solidarité face à l'épreuve

La situation va évoluer de façon significative avec des attaques dont Petra et Fermín font l'objet. Si les trois premières victimes sont de famille modeste et ont peu d'exigences vis à vis des institutions, la quatrième est une adolescente de bonne famille, dont le père n'hésite pas à mettre en cause les compétences des deux policiers : « En réalité, ce ne serait pas nécessaire de lire ce que disent les journaux, il suffit de vous regarder, une femme et un vieux, c'est tout ce que la police peut offrir au citoyen ?<sup>14</sup> »

Peu après, le commissaire leur annonce qu'ils sont dessaisis de l'affaire. Petra accuse son chef d'avoir cédé à d'inadmissibles pressions, et Garzón, silencieux dans un premier temps, rejoint ensuite sa coéquipière au bar en face du commissariat :

- J'ai dit que j'étais solidaire de vous lâcha-t-il.
- Je restai en silence.
- Quand vous êtes partie, j'ai dit au commissaire que j'étais solidaire de vous.
- Vous voulez bien répéter ça ?
- Vous m'avez parfaitement compris, et je ne vais pas le répéter.
- Vous avez fait une bêtise.
- Peut-être.
- Je bus consciencieusement une gorgée.
- Vous savez, sous-inspecteur, je ne suis pas du tout sûr d'avoir agi correctement.

---

<sup>12</sup> Cf. p. 78 et suivantes.

<sup>13</sup> Cf. p. 69 et suivantes.

<sup>14</sup> «En realidad no sería necesario leer lo que dicen los periódicos, basta con mirarlos a ustedes, una mujer y un viejo, ¿es eso todo lo que puede ofrecer la policía al ciudadano ?» (*Ibid.*, p. 106).

— Moi, ça m'a plu. Surtout quand vous avez dit ce truc sur l'exercice frivole du pouvoir. C'était juste ce qu'il fallait dire. Vous avez très bien fait les choses<sup>15</sup>.

Cette solidarité imprévue, laisse Petra perplexe, tant elle pensait Garzón incapable de se rebeller, et ouvre la voie à de nouvelles confidences, pas seulement sur leur dépit commun d'avoir été écartés de l'affaire alors qu'enfin une piste s'ouvrait.

Ils acceptent cependant la décision venue d'en haut, Petra retourne un temps au service de documentation, et Garzón suit la piste de contrebandiers de tabac, jusqu'à ce qu'un fait nouveau intervienne : la journaliste d'une émission de télé-réalité, que Petra avait éconduite auparavant, a fait venir sur son plateau les trois premières victimes, qui, attirées par l'appât du gain, mettent gravement en cause le travail de la police. Petra, dans une lettre au style juridique impeccable, demande à ce que l'affaire lui soit de nouveau confiée : son honneur a été mis en cause, et cela rejaillit publiquement sur toutes les femmes-policiers. Et, ajoute-t-elle, elle veut avoir pour coéquipier le sous-inspecteur Garzón. La demande est acceptée, ce qui remplit Garzón de joie : leur mépris commun pour la « télé-poubelle » est un facteur d'entente, et l'enquête se poursuit, les tensions entre les deux protagonistes diminuant. En parallèle, les conversations à caractère personnel se multiplient, parfois à la demande de Garzón. Petra parle de ses relations avec ses ex-maris, et lui de sa vie passée, de son fils, médecin aux Etats-Unis, et du séjour qu'il a fait à New-York pour le voir. Une camaraderie se crée, ce qui leur permet, entre autres, de travailler plus sereinement et plus efficacement. Dans l'interrogatoire du bijoutier qui a fabriqué l'instrument qui a servi à marquer les victimes<sup>16</sup>, ils reprennent le rôle du « gentil » et du « méchant », mais cette fois de façon plus tactique et contrôlée, et sont capables de faire de l'humour sur eux-mêmes :

— Qu'est devenue cette dame de fer qui éreintait les suspects ?  
— Je suis un peu fatiguée. De plus, je n'ai plus de rôle à jouer face à vous. Ou oui ?  
— On ne sait jamais. Vous êtes toujours une femme.  
Nous rîmes tous les deux avec une certaine placidité<sup>17</sup>.

Bref, chacun connaît les qualités et les limites de l'autre, et ils savent les utiliser au mieux dans un but commun. Ainsi, pour interroger Masderius, le père de la quatrième victime, à qui sa position sociale donne une assurance insolente, les rôles se sont répartis spontanément :

— Très bien, inspectrice, très bien. C'est clair que je suis bon pour les interrogatoires dans les bas-fonds, mais quand il faut affronter le gratin...  
— Ne vous rabaissez pas, Garzón, qui a trouvé le détective et l'a fait se mettre à table ? Pour sûr, comment vous y êtes arrivé ?  
— Avec des moyens rupestres, je lui ai fichu les jetons.  
Je souris.  
— Disons que nous formons une équipe équilibrée<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> «— Me he solidarizado con usted – dijo por las buenas.  
Permanecí en silencio.

— Cuando salió, le dije al comisario que me solidarizaba con usted.  
— ¿Quiere repetir esto?  
— Me ha entendido perfectamente, no voy a repetirlo.  
— Ha hecho una tontería.  
— A lo mejor

Di un sorbo concienzudo a mi copa.

— Mire, subinspector, no estoy nada segura de haber obrado correctamente.  
— A mí me gustó, sobre todo cuando dijo aquello del ejercicio frívolo del poder. Era justo lo que había que decir. Estuvo usted muy bien». (*Ibid.*, p. 124).

<sup>16</sup> Ce serait une sorte de montre, sur laquelle ont été fixées des pointes en rhodium. Une de celles-ci s'est cassée et a été retrouvée dans la plaie de l'une des victimes.

<sup>17</sup> «—¿Dónde ha quedado aquella mujer de hierro que vapuleaba a los sospechosos ?

— Estoy un poco cansada. Además, ya no tengo nada que aparentar frente a usted. ¿O sí ?  
— Nunca se sabe, sigue siendo una mujer.

Ambos nos reímos con cierta mansedumbre.» (*Ibid.*, p. 192).

<sup>18</sup> «— Muy bien, inspectora, muy bien. Está claro que yo sirvo para interrogatorios en los bajos fondos, pero cuando hay que hacer frente a cosas de altura...

— No se minusvalore, Garzón, ¿quién encontró y logró que cantara el detective ? Por cierto, ¿ cómo lo logró ?  
— Por medios rupestres, lo acojoné.

Leur langage aussi s'est équilibré, chacun employant spontanément des mots d'argot, lorsque ceux-ci leur semblent utiles.

Cet équilibre se retrouve également dans leurs « remue-méninges », dont l'efficacité devient redoutable. Ils se déroulent chez Petra, autour d'un repas improvisé avec le contenu du réfrigérateur, et ils leur permettent, par la confiance qui y règne, d'élaborer des hypothèses solides, car « l'homme de terrain », Garzón, est aussi capable de raisonnements abstraits. C'est ainsi que, à la fin du roman, un ultime « remue-méninges » leur permet de trouver la clé de l'énigme :

- Et qui pouvait bien vouloir le disculper et le tuer en même temps ? De plus, la montre trouvée n'était pas n'importe quelle montre, mais celle que sa fiancée lui a offerte.
- Celle que sa fiancée a dit lui avoir offerte<sup>19</sup>.

Tel est en effet le nœud de l'affaire : Juan Jardiel est l'auteur des quatre premiers viols, ce que sa fiancée a découvert. Elle l'a alors assassiné, et puis, pour le disculper, et préserver l'honneur de la famille, elle a tué Salomé, la première victime, dont elle a retrouvé la trace grâce à la fameuse émission de télé-réalité.

Parallèlement, les confidences réciproques sur leurs vies privées se multiplient, Garzón osant enfin parler des traumatismes de son enfance, et des frustrations de sa vie conjugale, aux côtés d'une femme bigote et puritaine. Et c'est peut-être pour cela qu'il s'immisce dans la vie personnelle et sentimentale de Petra. Son premier ex-mari, Hugo, l'invite au restaurant pour régler une affaire financière restée en suspens, et lui présenter sa future épouse. Par défi, elle invite Garzón à l'accompagner<sup>20</sup>. Il fait tache dans cet endroit luxueux, il le sait, mais se sent néanmoins très à l'aise et fait les efforts de la conversation, en feignant de ne pas s'apercevoir de la gêne de Hugo, et de sa fiancée, inquiets à l'idée être vus en si peu reluisante compagnie. Mieux, il insiste, dans un langage volontairement grossier, sur les talents en matière d'interrogatoire de sa coéquipière :

L'autre jour elle a fait mettre à poil un pauvre voyou, complètement à poil. Elle l'a laissé comme ça plus d'une heure, en lui regardant les boules, fixement, il n'en a pas fallu plus, le mec a failli mourir. Il a craqué, et bien craqué !<sup>21</sup>

En fait, Garzón a compris qu'Hugo, manipulateur et dominateur, ne s'est jamais résigné au départ de Petra, qu'il continue de culpabiliser chaque fois que l'occasion s'en présente, et qu'elle n'est jamais arrivée à se dégager de cette emprise. La nouvelle image qu'en donne Garzón fait qu'Hugo n'essayera jamais de la revoir.

De même, à force de fréquenter son restaurant où il se sent à l'aise, Garzón est devenu l'ami de Pepe, le second ex-mari. Il l'aide à rompre affectivement avec Petra, et fait en sorte que des relations d'amitié sereines s'établissent entre les deux. Bref, le « plouc » est capable d'une très grande finesse psychologique. L'enquête progresse donc notablement, grâce à leur bonne entente professionnelle et personnelle, mais un nouvel « ennemi commun » vient la mettre à l'épreuve. L'assassin de Juan Jardiel et de Salomé court toujours, et la presse dénonce à l'envi l'incapacité de la police. On leur adjoint donc un jeune inspecteur, arriviste et avant tout soucieux de son image, qui met en question leur travail. Petra se reproche de ne pas avoir pensé à protéger Salomé, et elle se tait, devenant le point faible de l'équipe. Par contre, Garzón se rebelle, entraînant sa partenaire, et un remue-méninge auquel ils ne jugent pas nécessaire de convoquer leur nouvel équipier, leur permet de mettre la main sur la preuve incriminant Luisa, la fiancée de Juan Jardiel, et donc, sans aide extérieure, de conclure l'enquête.

L'histoire de la relation entre Garzón y Petra pourrait se terminer en même temps, mais l'auteur y ajoute un élément supplémentaire de « suspense ». Petra semble s'être assagie, et ne s'indigne même pas du fait que ce soit le deuxième inspecteur qui s'attribue leur succès, alors que cela rend Garzón furieux, et le dégoûte d'une institution qu'il a fidèlement servie. Les contrebandiers de tabac sur lesquels il enquête

---

Sonreí.

— Digamos que formamos un equipo equilibrado. » (*Ibid.*, p. 256).

<sup>19</sup> « — ¿Y quién podía querer exculparlo y matarlo a la vez ? Además el reloj hallado no era uno cualquiera, sino el que su novia le regaló.

— El que su novia dijo haberle regalado. » (*Ibid.*, p. 310).

<sup>20</sup> Cf. p. 198 à 203.

<sup>21</sup> «El otro día puso en pelotas a un pobre ratero, en pelota picada. Lo tuvo allí más de una hora, mirándole las bolas, fijamente, no hizo falta nada más, el tío por poco se muere. Se rajó, ¡vaya si se rajó ! » (*Ibid.* p. 201).

en parallèle lui proposent une forte somme d'argent pour qu'il ferme les yeux, et il est sur le point d'accepter, de démissionner, et d'entamer une nouvelle vie. L'affaire Jardiel, au contraire, a renforcé la vocation de Petra pour la police, comme si, en travaillant ensemble, ils avaient déteint l'un sur l'autre. Garzón se donne un week-end de réflexion, et elle s'interroge vraiment sur la décision qu'il va prendre. Mais, le lundi, il se présente au commissariat :

Je regardai le costume rayé qu'il portait, son ventre dépassant du pantalon, et je compris que, même si nous n'arrivions jamais à nous tutoyer, nous avions construit les fondations d'une longue et belle amitié<sup>22</sup>.

C'est sur cette phrase que se clôture le roman, mais qu'en même temps s'ouvre une longue série de nouvelles aventures pour le tandem maintenant définitivement soudé que constituent Petra et Fermín.

En conclusion, avec *Ritos de muerte*, Alicia Giménez Barlett réalise un roman policier à l'intrigue suffisamment compliquée pour tenir le lecteur en haleine, mais elle écrit aussi le roman d'une relation, d'une collaboration improbable entre deux policiers que tout oppose, créant ainsi une intrigue parallèle, mais d'une autre nature. Au fil des nécessités de l'enquête et des pressions extérieures, se produira une alternance d'entente et de mésententes, de jeux de rôles et de moments de sincérité, d'acceptation et de rejet de l'autre, jusqu'à l'entente finale, le passage du terrain professionnel au terrain personnel jouant un grand rôle dans ce dénouement, car il permet que surgisse l'amitié. Mais, contrairement aux schémas de beaucoup de séries policières, le couple Petra-Fermín ne deviendra jamais un couple d'amoureux. Dans les prochains romans, ils trouveront chacun une âme sœur, qu'ils épouseront, et ils seront les confidents de leurs amours respectives.

## Bibliographie

GIMÉNEZ BARLETT, Alicia, *Ritos de muerte*, Madrid, Debolsillo 2000. 1<sup>o</sup> édition : 1996.

TISNADO, Carmen (2008), «Petra Delicado y la síntesis de ser mujer y ser policía» [En línea]. I<sup>o</sup> Congreso Internacional de Literatura y Cultura Españolas Contemporáneas, 1 al 3 de octubre de 2008, La Plata. Los siglos XX y XXI. Disponible en:  
[http://www.fuentesmemoria2008.fahce.unlp.edu.ar/trab\\_eventos/ev.368/ev.368.pdf](http://www.fuentesmemoria2008.fahce.unlp.edu.ar/trab_eventos/ev.368/ev.368.pdf).

FLÓREZ, Mónica, Bajo la lupa de la inspectora Petra Delicado: Los hombres como subalternos en la novela policíaca femenina, The University of Alabama Divergencias. Revista de estudios lingüísticos y literarios. Volumen 6, número 2, invierno.

## Notice biographique

Roselyne Mogin est professeur émérite en études hispaniques. Sa recherche porte sur l'Espagne des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, la littérature de grande diffusion, le roman espagnol contemporain, la relation entre Histoire et mémoire.

---

<sup>22</sup> «Miré el traje a rayas que llevaba, la panza sobresaliendo por el pantalón, y comprendí que, aunque nunca llegáramos a tutearnos, habíamos sentado los cimientos de una larga y hermosa amistad.» (*Ibid.*, p. 342).